

Hommage de l'auteur

W. A. B. COOLIDGE

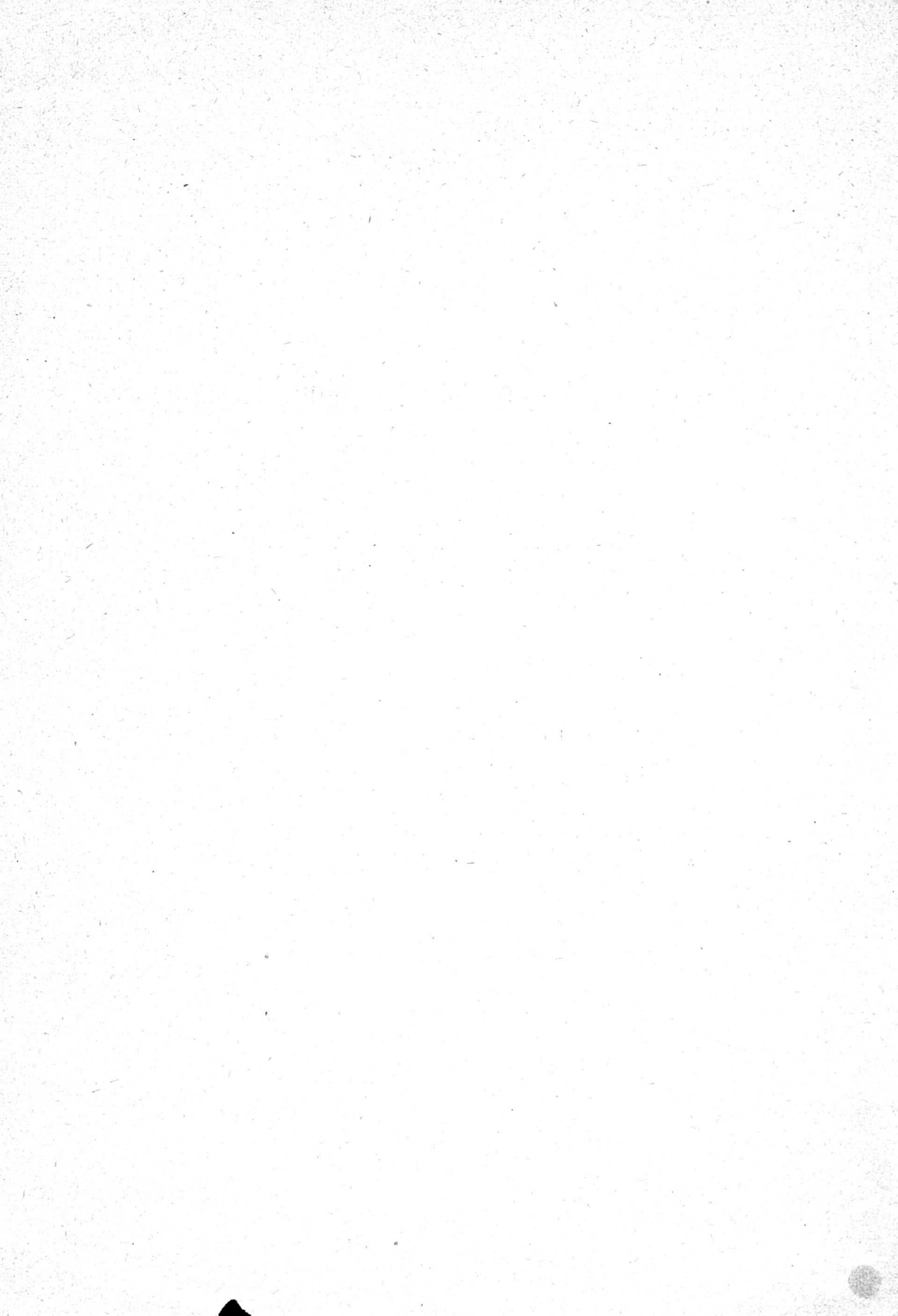
Les Origines
du Grand Combin et du Mont Collon
ET
La Légende de la " Crête à Collon "

Extrait du Bulletin N° 9 de la Société de la *Flore Valdôtaine*

0263'164
AOSTE

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1913

CR 173



W. A. B. COOLIDGE

Les Origines
du Grand Combin et du Mont Collon
ET
La Légende de la " Crête à Collon „

Extrait du Bulletin N° 9 de la Société de la *Flore Valdôtaine*

AOSTE
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1913

CR 173

BIBLIOTHEQUE
CANTONALE
DU VALAIS



WALLISER
KANTONS-
BIBLIOTHEK

93 / 5627

Les Origines du Grand Combin et du Mont Collon

par W. A. B. COOLIDGE

Que nos lecteurs soient rassurés ! nous n'avons pas la moindre intention de leur offrir un article géologique, qui décrirait comment les Alpes ont été formées ou de quelle espèce de pierre elles se composent. Notre but est beaucoup plus modeste. Nous désirons retracer l'histoire du développement cartographique (pas physique) et littéraire de deux grands sommets, qui, bien que situés entièrement en Suisse, ne sont pas très éloignés de la Vallée d'Aoste, le Grand Combin et le Mont Collon. Au premier abord il ne semble pas qu'il y ait jamais eu un lien très étroit qui les réunisse l'un à l'autre. Néanmoins, pendant des siècles ils ont été confondus sur les cartes. Le trait d'union cartographique entre eux fut une cime assez mystérieuse, le « Mont Coupeline », qui figure sur une longue série de cartes datées entre 1647 et 1794, nom qui, à notre avis, représente une sorte de « fusion » ou de « conflation » des dits deux sommets. Peu à peu ce nom, attribué d'abord à un village ou à un col, se départage en deux fragments, qui enfin sont définitivement attribués à deux sommets distincts, s'élevant, il est vrai, dans la même chaîne, mais situés à une grande distance l'un de l'autre. Mais nous ne trouvons aucune mention distincte de ce départage avant les dernières dix années du XVIII^e siècle, et ce n'est qu'en 1824, un texte (celui du baron de Welden) et en 1828, une carte (celle de Sidney Hall) — l'un et l'autre d'origine étrangère — parlent des deux sommets à la fois. Que l'histoire alpine nous réserve de surprises !

Nous avons fait un premier essai à raconter cette histoire compliquée dans un article publié en 1903 dans la *Revue Alpine Lyonnaise* (tome IX, pp. 217 à 222) ; mais depuis ce temps nous avons recueillis de nombreux nouveaux documents et nous avons étudié les anciennes cartes avec plus d'attention, en sorte que nous nous permettons de donner au monde un compte rendu, revu et mis au point, de nos recherches relatives à ce point d'histoire alpine.

Avant d'entamer notre propre sujet, il nous faut consacrer quelques mots à deux mentions assez curieuses des noms que nous allons étudier.

A) En 1550, Sébastien Münster, dans sa grande « *Cosmographia Universalis*, (le passus ne se trouve pas dans la première édition, publiée en 1544) écrit (p. 333) ces mots : « est quoque passagium à Martinacht, olim Octodurum dicto, quod Kumben vocatur, dividiturque in montibus ad diversa loca ; unum, quod vergit ad laevam, transmittit ad montem minoris sancti Bernhardi, haut procul à Tarentasia, atque ad Centrones. Deinde ab Intremont versus meridiem ducit alia via ad majorem sancti Bernhardum montem, quem veteres montem Julii et montem Jovis appellaverunt, atque

inde ad Augustam Praetoriam », c-à-d., « il y a aussi un passage qui mène de Martigny, jadis nommé Octodurus, et qui s'appelle Kumben ; dans les montagnes le chemin se divise pour atteindre divers endroits. Un chemin s'incline à gauche et passe la montagne pour aller gagner le Petit Saint-Bernard, pas très loin de Moutiers Tarentaise et le pays des Centrones. Un autre chemin mène d'Entremont vers le midi pour atteindre le Grand Saint-Bernard, appelé par les anciens le Mont de Jules et le Mont de Jove, et ainsi la ville d'Aoste ». Le premier de ces deux chemins nous semble être celui qui par le Col Ferret gagne la haute vallée d'Aoste et ainsi le Petit Saint-Bernard (bien que d'Orsières on prend à *droite* et pas à gauche), tandis que l'autre est très certainement celui du Grand Saint-Bernard. Mais ce mot « Kumben », que veut-il dire ? Il rappelle de suite le nom « Combin », en sorte que nous penchons à croire qu'il désigne le col de Fenêtre de Balme, dont l'itinéraire passe tout près du pied du Grand Combin. On nous a objecté que « Kumben » n'est que le faubourg de Martigny, appelé « Martigny-Combe ». Mais d'abord cette explication ne résout pas la difficulté topographique signalée plus haut. Ensuite, elle nous semble peu probable, car Münster, érudit de premier rang, ne pouvait guère savoir le français si mal qu'il transformât le terme français « combe » en l'allemand « Kumben ». Par contre, il est à remarquer que dans ce passus, Münster emploie plusieurs formes allemandes, comme « Martinach », « Bernhardi », et « Bernhardum ».

Quoiqu'il en soit, la découverte de cette forme à une date si reculée est fort intéressante. Nous n'en connaissons que trois mentions de date postérieure. L'une est faite en 1601 dans l'ouvrage d'Alphonse Delbene, intitulé *De Regno Burgundiae transjuraniae et Arelatis* (Lyon, p. 54) qui écrit : « Alius aditus per Veragros, qui hodiè Chablasii vocantur, et ab Octoduroitur ad aditum, qui dicitur Kumben, à quo meridiem versus ad locum qui Intermons appellatur, inde ad montem Jovis, qui vocatur magnus mons Divi Bernardi ». Ce texte est plus clair que celui de Münster, et peut-être a-t-il été puisé à d'autres sources que son ouvrage. Ici « Kumben » est une « approche » ou un « passage », et il paraît que c'est lorsqu'il est parvenu à « Kumben » que le voyageur devrait prendre au Sud pour gagner le Grand St-Bernard. Or, c'est justement à Sembrancher que l'itinéraire du Grand St-Bernard prend franchement au midi, tandis que celui du Col de Fenêtre continue à monter vers l'Est. Delbene donc, nous semble-t-il, confirme notre hypothèse. Mais en 1637 le texte de Pierre d'Avity et en 1653 l'Atlas de Jansson ne font que traduire textuellement les phrases de Münster (voir l'article de M. Mettrier dans la *Revue Alpine Lyonnaise*, 1907, t. XIII, p. 21, qui a aussi attiré notre attention sur l'ouvrage de Delbene, dont son article ne donne pas le texte).

B) L'autre curiosité est le nom de « Colombin M. » qui paraît sur une excellente carte du Vallais, dressée en 1682 par Antoine Lambien, un fonctionnaire de Brigue, et gravée en 1709 à Lyon par M. Ogier (voir le fac-similé, sur une échelle réduite, qui est donné en face de la p. 264 du tome XL de l'*Annuaire du Club Alpin Suisse*). Ce nom y est placé au N. O. des mots « Arola epi. » (c-à-d. « Arolla épiscopi » — ou Arolla épiscopal — on sait que jusqu'en 1875 l'Alpe d'Arolla appartient à l'évêque de Sion), et entre les hautes vallées de la Borgne (Val d'Hérens) et d'Héremence. Au S. O. « Origo Dranciae » (source de la Dranse de Bagnes) est

marquée et aussi « Chermontana », au S. desquels on lit « Fenestre » (évidemment le col de Fenêtre) qui donne accès dans la « Valteline » (sic) ! Comme pour d'autres parties du Vallais cette carte, exécutée par un habitant du pays, est extrêmement exacte, nous croyons que « Colombin M. » ne peut désigner que le Mont Collon, bien que cette forme puisse donner l'impression qu'elle est composée de deux moitiés des noms de nos deux montagnes, « Col » de « Collon » et « ombin » de « Combin ». Ainsi cette forme confirme-t-elle pleinement notre hypothèse que ces deux cimes sont, au point de vue de l'histoire, très étroitement unies l'une à l'autre, comme, à notre avis, notre examen du nom « Mont Coupeline » va le prouver sans l'ombre d'un doute.

Voici une liste chronologique des 26 cartes sur lesquelles on lit le nom « Coupeline » ou « Mont Coupeline » ; les six distinguées par une étoile (*) sont des cartes de la Suisse, les autres étant censées figurer plutôt la Savoie, le Piémont et le Dauphiné, à part celle de Sanson-Jaillot, datée d'environ 1690, qui a pour titre « Les Montagnes des Alpes ». Toutes ces cartes ont été examinées personnellement par nous, et se trouvent dans notre bibliothèque, soit les éditions originales (à peu près toutes), soit des copies photographiques (la Sanson-Jaillot d'environ 1690 et la Sanson de 1710). Après avoir énuméré ces cartes (avec l'unique renvoi *littéraire* au « Coupeline » que nous ayons pu découvrir jusqu'à présent — il a été publié en 1801, mais date d'environ 1750) nous pourrions mieux étudier en détail les diverses particularités qu'elles nous présentent.

1647 (Sanson), * 1648 (Sanson), 1652 (Sanson), 1661 (Merian), environ 1690 (Jaillot, Sanson-Jaillot et Danckerts), 1691 (Nolin), 1705 (N. de Fer), 1707 (G. de l'Isle), env. 1710 (Vischer, Senter et Sanson), 1713 (Homann), 1743 (Le Rouge), 1744 (Bowen), 1748 (Robert et Dheulland), 1750 (Robert), 1751 (Robert), * 1756 (Vaugondy), * 1760 (Rouvier et Gruner), * 1769 (Grasset), * 1794 (Laurie et Whittle) et 1801 (Bourcet).

On voit donc que les cartes de la Suisse comprises dans cette liste (à part celle de 1648), sont datées beaucoup plus tard que les autres non-Suisses (celle de Bourcet a été dressée vers 1750, bien que publiée seulement en 1801).

Débarraçons-nous de suite de 3 de ces cartes, 1652, 1661 et 1748 (Robert), car elles attribuent le nom de « Val Pellina ou la Coupeline » au village de Valpelline, qu'ils signalent (toujours au fond de la Valpelline) aussi par un rond ; il est même possible que la Sanson-Jaillot de 1690 ait voulu dire la même chose, car les noms de « Val Pellina » (avec des maisons et même une église, mais placés tout à fait au fond de la Valpelline) et de « la Coupeline » y sont très rapprochés l'un de l'autre.

Il nous reste donc 23 cartes, sur lesquelles le nom que nous étudions désigne quelque chose d'autre qu'un village.

1. L'orthographe du nom est toujours « Coupeline », sauf en cinq ou six cas ; 1744 porte « Coupelina », mais 1750 (et peut-être 1756) « Coupelin » (tous les deux probablement seulement des fautes de graveur), tandis que 1705 donne « Copeline », 1743 « Compeline » et 1748 « Compeline » (celle-ci variante très importante, comme nous allons le voir).

2. Quant aux *en-têtes* de ce nom, 1760 (Gruner) n'en donne aucune, et 5 autres cartes, celles de 1647, de 1648, et les trois de 1690, (sans compter les 3 qui signalent le *village* de Valpelline), se contentent d'un simple « La ».

Des 17 autres cartes, 1705 et 1710 (Sanson) portent « Montagne », et 1707, 1713 et 1743 « Mont », tandis que 11 autres préfèrent tout simplement « M. » ; celle de 1801, (le texte de Bourcet, porte « Montagne ») par une certaine coquetterie, combine deux variantes, écrivant « La Coupeline M. ».

3. Mais la question de la *position* relative de ce nom, sans nous inquiéter ni de son orthographe ni de son en-tête précise, est de beaucoup plus importante.

D'une part, 4 de nos 23 cartes veulent *sans doute* indiquer le **Combin**, car 1748 (Dhenlland), 1751, 1756 et 1760 (Gruner) placent ce nom à l'O. de « Fenestra » ou « Fenêtre », c.-à-d. le col de Fenêtre de Balme. Il est vrai que 1751 met ce dernier nom beaucoup trop à l'E., tandis que 1748 indique ce col, mais sans lui attribuer aucun nom. Notons surtout que 1748 écrit « Compeline », preuve de plus que ce nom sur cette carte se rapporte au Combin.

D'autre part 2 autres de nos 23 cartes ont certainement l'intention de nommer le **Mont Collon** — 1707, qui met ce nom immédiatement à l'O. du col de Collon (auquel elle attribue l'appellation « col de Pennins », qui appartient proprement au St-Théodule) et 1801, qui le met à la jonction de trois grandes crêtes — le témoignage de cette carte devient irrécusable lorsqu'on consulte le texte de Bourcet, *Mémoires Militaires*, p. 321, d'après lequel de cette « Montagne de la Coupeline » découle la « Brone », lapsus évident pour « Borgne », le nom du ruisseau qui arrose la vallée d'Hérens.

Il nous reste donc de nouveau 17 cartes à examiner en détail. On peut les classer en deux catégories :

1. 10 mettent le nom que nous étudions au *midi* de la grande crête des Alpes, qui forme la limite N.-O. de la Valpelline — 1648, 1710 (Visscher et Seuter) 1713, 1743, 1744, 1750, 1760 (Rouvier), 1769 et 1794. Mais si nous soumettons ces 10 cartes à un examen encore plus minutieux nous pourrions créer quatre sous-divisions, comme suit :

a) Au fond de la Valpelline — 1648, 1710 (2), 1713 et 1743, soit les 5 cartes les plus anciennes.

b) Près de la jonction des trois crêtes — 1744.

c) Sur le versant N.-O. de la Valpelline même — 1750.

d) A une assez grande distance au S. de la limite S.-E. de la Valpelline — 1760, 1769 et 1794.

Or, à part les 3 cartes énumérées sous *d*, il est très possible que le nom « Coupeline » ait été gravé un peu trop vers le S.

2. 7 cartes mettent notre nom *sur la grande crête* même qui forme la limite N.-O. de la Valpelline — 1647, 1690 (3 cartes), 1691, 1705 et 1710 (Sanson). Mais sous cette rubrique aussi il existe de légères variantes.

3 cartes (1647 et 1690, Jaillot et Dauckerts) mettent le nom à la jonction de la grande crête avec une crête latérale (à comparer 1744 sous *b*. plus haut). 2 cartes préfèrent le mettre au fond de la Valpelline, 1690 (Sanson-Jaillot) et 1710 (Sanson), à comparer avec *a*. plus haut. Enfin 1691 l'indique net *sur* la grande crête, tandis que 1705 inscrit le nom « Montagne de la Copeline » sur cette partie de la grande crête qui s'étend du Grand St-Bernard jusqu'aux abords de la vallée de Zermatt.

Résumons maintenant les conclusions que nous fournit notre étude des 17 de nos 23 cartes qui ne sont pas clairement en faveur du Combin ou

du Mont Collon. Or, il est *certain* que 7 des 10 cartes de notre première catégorie favorisent *nettement* le Mont Collon, aussi bien que *très probablement* toutes les 7 de notre seconde catégorie, c.-à-d. des 17 cartes trois seulement (celles comprises dans la sous-division *d*, qui mettent notre nom très au S. de la Valpelline) ne sont pas certainement pour le Mont Collon. En tout cas, toutes ces 17 cartes sont unanimes à signaler notre nom à l'E. du col de Fenêtre et donc ne peuvent se rapporter au Combin. Mais il est toujours possible (car sur ces anciennes cartes on ne peut pas se fier *absolument* aux positions *précises* données à un nom de montagne quelconque) que quelquefois notre nom veuille désigner plutôt le col de Collon ou même le col de Fenêtre.

En tout cas, le nom « Coupeline » nous semble être composé, au point de vue étymologique, du terme « Col » combiné avec un fragment du mot « Valpelline ». Or, soit le Col de Collon, soit le col de Fenêtre, aurait le droit (au point de vue des Vallaisans) de porter l'appellation « Col de Valpelline ». On a le choix libre entre ces deux passages, car de toutes les cartes dont nous avons fait mention plus haut, 4 seulement donnent le nom « Fenestra », et ce sont justement quatre des 7 sur lesquelles la signification du nom « Coupeline » est certaine. — En effet, 1682 (Lambien), avec son « Colombin M. » ne peut faire allusion qu'au Mont Collon, tandis que 1751 (Robert), 1756 (Vaugondy), et 1760 (Gruener) sont unanimes à placer notre nom mystérieux à l'O. du Col de Fenêtre, et donc entendent forcément par ce nom le Combin. D'autre part, 1707 (G. de l'Isle) met son « Mont Coupeline » immédiatement à l'O. du Col de Collon, qu'il nomme à tort « Col de Pennins ». On dirait que les cartes aient fait une conjuration contre les curieux, se donnant autant de peine que possible pour nous refuser tout renseignement qui pourrait nous aider dans cette étape de nos recherches, lorsque nous hésitons si ce nom *pourrait* se rapporter à un col, plutôt qu'à un sommet.

*
* *

Nous avons fini avec le « Mont Coupeline », et nous avons vu que la plupart de nos cartes (avec notre unique renvoi littéraire) sont du côté du Mont Collon, tandis que 4 cartes seulement favorisent le Combin.

Maintenant il nous faut retracer brièvement l'histoire de ces sommets, à partir de la fin du XVIII^e siècle (après la disparition du nom « Mont Coupeline ») jusqu'en 1853, lorsque ces deux fières cimes sont définitivement distinguées l'une de l'autre. Le Combin est de beaucoup le plus élevé, en sorte qu'il a droit à la préséance.

A) Le Combin (4317 m.).

On sait que M. L. J. Murith, Prieur du Grand Saint-Bernard, fit, le 31 août 1779, la première ascension connue du Mont Vélan (3709 m., carte de l'I. G. M. ou 3765 m., carte Siegfried, mais il est fort curieux que dans son récit assez détaillé (imprimé par M. T. Bourrit dans sa « Description des Alpes Pennines et Rhétiennes », 1781, t. I. pp. 80 à 92), il ne fait aucune mention du Combin, que cependant il a dû apercevoir très bien du sommet du Vélan, surtout par le beau temps dont il jouit ce jour là. C'est encore plus singulier que Murith dit expressément (pp. 91-2) qu'il « obser-

va » quelles montagnes furent plus élevées que son sommet. Il en trouva trois, le Mont Blanc, la Dent du Midi (qui a seulement 3260 mètres, contre les 4317 m. du Combin) et la « montagne de Dondeinaz » dans le massif du Grand Paradis (probablement la Grivola, 3969 m.). Pendant sa course avec Murith au glacier d'Otemma (course qu'on peut dater entre 1775 et 1779) Bourrit semble confondre le Combin avec le Vêlan, puisqu'il écrit (pp. 60-1 et 80) que, entre le chalet de Chanrion, et le pied du glacier d'Otemma, il vit le Vêlan, ce qui est impossible au point de vue physique. Cependant il mentionne les cimes qui s'élèvent de chaque côté du col de Fenêtre, le Mont Gelé, 3530 m. (pp. 56 et 74) et le Mont Avril, 3348 m. (pp. 60 et 74). La première mention du « Combin » sous ce nom que les curieux ont pu dénicher jusqu'à présent, provient d'un petit *Guide des Voyageurs*, daté de 1791, et attribué à L. Reynier (nous empruntons ce renvoi à l'*Annuaire du Club Alpin Suisse*, t. XL. p. 272), qui à la p. 342 parle de « Combentz, montagne énorme couverte de glace ». Puis vient en 1798 la feuille 14 du grand Atlas de la Suisse, par J. H. Weiss, qui nomme le « M. Combin ». Ensuite, nous trouvons dans la deuxième édition (1804) du *Guide* d'Ebel (II. p. 90) — la première édition, 1793, ne semble pas donner ce passus — une phrase qui, au cours d'une description du passage du Col de Fenêtre, parle du « Combin », qui atteindrait une altitude de 13.252 pieds français (quelle pourrait être la source de ce détail ?), et le distingue nettement du Vêlan. En 1820 la carte de Raymond signale le nom de « M. Combin », mais fait passer à travers ce nom le sentier du col de Fenêtre, en sorte qu'elle paraît placer ce sommet à l'E. du col ! Elle nomme aussi le « Mont Vêlan », mais (détail piquant) donne au glacier du Valsorey, situé à son pied N., le nom singulier de « Gl. de Valpeline » ! et cependant et Bourrit et H. B. de Saussure, longtemps avant, avaient attribué à ce glacier le nom qui lui appartient. Le « M. Combin » paraît aussi en 1820 sur la Carte de la Suisse, dressée par l'anglais W. Faden et sur la petite carte annexe à l'*Essai Statistique sur le Canton de Valais*, de Bridel, dont le texte ne semble pas faire allusion à notre sommet. Enfin, en 1824, l'ouvrage fort utile du baron L. de Welden « Der Monte-Rosa » nomme le Combin, sous cette forme ou celle de « Mont-Combin », à plusieurs reprises (pp. 4, 32 et 148), et mentionne aussi le « M. Colomb » soit le Mont Col-lon, la première fois que nos deux pics sont mentionnés dans le même ouvrage. Il insiste (p. 32) sur le fait que l'altitude de l'un et l'autre n'a jamais été mesurée. Il ignorait donc le Guide si bien connu d'Ebel.

En 1827 la carte générale annexe à l'ouvrage officiel piémontais autrichien intitulé « Opérations Géodésiques pour la Mesure d'un Arc du Parallèle Moyen » indique le « Mt. Combin » à une certaine distance à l'E. du « col de la Balme » (c.-à-d. le col de Fenêtre), renchérissant ainsi sur la carte de Raymond de 1820 !

En 1827 aussi la « Description de la Suisse » de Marc Lutz parle de nos deux sommets (t. I. pp. 303 et 305), donnant une description assez détaillée du Combin (pp. 305-6), dont cet ouvrage évalue l'altitude à 13.250 pieds de Paris. En 1828, la carte de la Suisse, dressée par l'anglais Sidney Hall, signale de nouveau les deux cimes qui nous intéressent. La carte de Chaix (1832) adopte le chiffre 13.253 pieds de Paris, mais en 1835 l'Atlas de Werl attribue au « Combin » une élévation de 13.300 pieds de Paris. En 1843 le professeur J. D. Forbes, dans son bel ouvrage intitulé

Travels Through the Alps of Savoy, fait allusion au « Mont Combin » (pp. 268, 271 et 302), auquel il donne 14.200 pieds anglais (la côte 4317 m. de la carte Siegfried fait 14.164 pieds anglais), mais tout en mentionnant le Mont Collon (pp. 282-3) et même en en donnant une vue, il ne lui attribue aucune altitude.

En 1845 le texte (p. 818-9) de l'ouvrage officiel sarde intitulé *Le Alpi che cingono l'Italia*, attribue au « Monte Combin » l'altitude de 4305 m., invoquant Murith comme son autorité, et indique le « M. Combin » et sur sa carte et sur son *Profilo Geometrico*.

A partir de ce moment, notre sommet est universellement reconnu, et figure (bien que sans côte) sur l'édition de 1853 (l'édition de 1849-1850 ne comprend pas cette région) de la carte des Vallées Méridionales du Vallais, dressée par Gottlieb Studer. Enfin, la carte Dufour en 1861 nous offre la côte, devenue classique, de 4317 m. pour notre sommet, qui, comme sur la carte de Studer, y est appelé le « Grand Combin ».

Le Combin donc a été reconnu assez tard par le monde, mais depuis longtemps a pris le rang, auquel il a plein droit, d'être la cime la plus élevée de toutes les Alpes, hors des massifs du Mont Blanc et du Mont Rose, car dans notre cher Oberland Bernois le Finsteraarhorn n'atteint que 4275 m.

B) Le Mont Collon (3644 m.).

Ce sommet, bien que connu de nom en 1682 déjà (carte de Lambien) sous la forme « Colombin M. », et très probablement le « Mont Coupeline » d'une longue série de cartes datées entre 1647 et 1794 (ainsi que nous avons montré plus haut), depuis la fin du XVIII^e siècle, fait carrière plus lentement que son voisin colossal. En 1799 la carte de Bacler d'Albe signale le « M. Collomb » et celle de Martinet le « M. Colomb », cette dernière forme étant adoptée par M. de Welden en 1824 (pp. 4 et 32), et en 1827 par Lutz (I. p. 303) sous la variante « Le Grand Colomb », mais en ne lui attribuant que 8830 pieds de Paris. En 1828 la carte de l'anglais Sidney Hall nous offre un nom tout nouveau, et très bien choisi, quoique pas adopté définitivement, celui de « Oren », emprunté au vallon de ce nom, affluent de la haute Valpelline. M. Engelhardt nous apprend en 1840 (*Naturschilderungen aus den höchsten Schweizer-Alpen*, p. 112) que le chanoine Bercetold, de Sion (qui le premier fit une levée scientifique des montagnes du Vallais) préférait la forme « Colom », mais Engelhardt lui-même adopte par un lapsus celle de Mont-Golon et dans son texte et sur le Panorama, dessiné par Oppermann en 1827, depuis le col de Torrent qu'il donne dans son Atlas (ces deux formes sont reproduites en 1841 dans la première édition du « Guide Joanne » pour la Suisse, p. 243). En 1840 aussi Julius Fröbel (*Reise in die weniger bekannten Thäler auf der Nordseite der Peninischen Alpen*) adopte la forme « Mont Collon » et dans son texte (pp. 67, 71 et 103) et sur sa carte. Mais c'est « Collon » qui l'emporte, comme le prouvent Forbes (1843) et les deux cartes de Studer (1850 et 1853). Cependant la carte Dufour (1861) écrit « Mont Colon », orthographe qui fut adoptée pendant un certain temps. Mais en 1870 on prouva (*Annuaire du Club Alpin Suisse*, t. VI, p. 372), que la forme « Collon » est plus correcte, et celle-ci parut sur la carte Siegfried, ainsi que plus tard, vers 1882, sur celle de l'I. G. M., au lieu de « Bea. Moncolon » de la grande carte sarde au

1/50,000 (1866). Encore un nom à enregistrer pour notre sommet est celui de « M. d'Ollen » (évidemment une variante d'Oren) qui en 1845 fut adopté sur le *Profilo Geometrico* de l'ouvrage officiel sarde intitulé *Le Alpi che cingono l'Italia*. Il rappelle l'« Oren » de la carte de Hall de 1828.

La carte Dufour évalue l'altitude de notre sommet à 3644 m., mais indique plus au S. et ainsi plus près de la frontière, une côte 3738 m., se rapportant à une pointe qui plus tard reçut le nom spécial de l'« Evêque », nom reconnu par la carte Siegfried. On dit (*Annuaire du Club Alpin Suisse*, t. VI, p. 372) que les pâtres de Alpe de Praz-gras, au-dessus d'Arolla, les premiers employèrent ce nom, qui rappelle le fait que pendant des siècles l'évêque de Sion fut le propriétaire des pâturages d'Arolla, qu'il ne vendit qu'en 1875, avec la permission spéciale du Pape.

*
* *

Nous avons fait un long voyage depuis 1550, voyage qui a eu maintes péripéties, dont peut-être la plus singulière est que le nom « Kumben » de 1550, répétée en 1601, 1637 et 1653, sous cette forme, ne reparait qu'en 1791 sous celle de « Combentz », tandis que c'est en 1798 seulement que nous trouvons, pour la première fois, le nom « Combin », qui depuis ce moment a chassé tous ses rivaux. Même chose à peu près pour le Mont Collon, qui, ayant passé par les formes « Coupeline », « Colombin », « Colomb », et « Golon », sort enfin de son obscurité en 1840, et doit bientôt supporter une courte lutte contre « Colon », d'où elle sort définitivement victorieuse en 1870 ! presque de *nos* jours ! et peut-être de ceux de quelques uns de mes lecteurs.

Le point culminant du Grand Combin fut atteint pour la première fois par le français (géologue célèbre) Charles-Sainte-Claire-Deville, le 30 juin 1859, (*Revue Alpine*, 1903, t. IX, p. 223), et celui du Mont Collon par l'anglais G. E. Foster, le 31 juillet 1867, (*Alpine Journal*, t. IV, p. 56 et t. V, pp. 350-7). Les suisses A. Baltzer et C. Schröder vainquirent l'Evêque le 5 août de la même année, (*Annuaire du Club Alpin Suisse*, t. V, p. 25 et suite).



La Légende de la " Crête à Collon ,,

par W. A. B. COOLIDGE

Dans cet article nous nous proposons de faire un peu de métaphysique, car il s'agit d'écrire la « Vie » d'une crête alpine, qui, de fait, n'a jamais existé ! Mais, comme les hallucinés racontent tout sérieusement les absurdités qu'ils croient avoir vues pendant leurs visions fiévreuses, ainsi nous voulons retracer l'histoire des imaginations échauffées de trois suisses — un alpiniste, un pâtre, et un chasseur de chamois. — Et ce n'est pas le trait le moins caractéristique de toute l'affaire que tout ceci s'est passé entre 1852 et 1861, et même à deux reprises et à deux caravanes tout à fait distinctes.

Il s'agit de la haute crête rocheuse et impraticable qui aurait barré l'extrémité supérieure de l'immense glacier d'Otemma, glacier qui descend dans le fond de la Vallée de Bagnes, où il termine pas très loin de l'itinéraire venant d'Aoste à travers le col de Fenêtre de Balme.

La première exploration de ce glacier, si grand et cependant si bien caché d'en bas, eut lieu à une date antérieure à 1781, car en cette année l'alpiniste genevois bien connu, M. T. Bourrit, publia un récit (avec deux croquis, en face des pages 56 et 60) de ses expériences dans sa « Description des Alpes Pennines et Rhétiennes », tome I, pp. 55 à 72.

La date précise de cette course tombe entre 1775 (date à laquelle Murith devint le Prieur du Grand St-Bernard) et 1779, car lors de cette course le Mont Vêlan n'avait pas encore été gravi par Murith, qui y monta le 31 août 1779. Mais, à part le mérite d'avoir été les premiers touristes à mettre pied sur ce grand glacier, Bourrit et Murith ne rapportèrent de leur course que des impressions très émouvantes et très vives, bien qu'ils n'aient pas avancé à une grande distance sur ce « glacier de Chermontane », et donc ne soufflent mot de notre « Crête ».

Il faut avoir de la patience encore pendant plus de soixante dix années avant d'entendre parler de notre « Crête » pour la première fois. Nous sommes au 16 août 1852. Deux alpinistes suisses, de véritables « pionniers des Alpes », MM. Gottlieb Studer, de Berne, et Melchior Ulrich, de Zürich, accompagnés de leur fidèle guide J. Madutz, originaire de Matt dans le Canton de Glarus, et d'un porteur, simple pâtre de l'Alpe de Liappey, passent les glaciers du fond de la vallée d'Hérémence par les cols de Seil-

lon et du Mont Rouge (qu'ils avaient aussi traversés, dans la même direction, le 17 août 1849) pour descendre aux pâturages de Chermontane, situés au fond de la Vallée de Bagnes. Le lendemain, le 17 août, la caravane passa le col de Crête Sèche pour gagner la Valpelline, qu'ils remontèrent jusqu'à Prarayé. Le jour suivant, 18 août, nos touristes traversèrent le col de Collon à Arolla, et descendirent, pour y passer la nuit, aux Haudères, en amont d'Evolène. Ce fut le 17 août qui vit la première apparition spectrale de la « Crête à Collon », mais sa « Vie » cette fois fut bien courte, car elle trouva la mort déjà le 18 août, soit le jour après. Nos deux aventuriers s'étaient promis d'explorer ce jour-là *tout* le glacier d'Otemma, et de pousser jusqu'à son extrémité supérieure. Mais des ennuis relatifs au transport de leurs bagages les firent changer d'idée, et ils se décidèrent à franchir le col de Crête Sèche. S'ils avaient pu exécuter leur projet primitif la « Vie » de notre Crête n'aurait duré qu'une seule journée.

Pendant la montée du glacier de Crête Sèche nos touristes jouirent d'une fort belle vue sur le plateau supérieur du glacier d'Otemma. « Nous vîmes, écrit M. Ulrich, (voir les *Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich*, tome III, 1853, p. 56) nous vîmes qu'il y avait un col au fond même du glacier d'Otemma, col que notre porteur appella « Crête à Collon »; au-delà de ce col quelques cimes rocheuses se montrèrent, que nous reconnûmes comme étant les Dents qui s'élèvent dans le Val d'Hérens, et surtout l'Aiguille de la Za. A droite ou au Sud du dit Col le glacier était limité par une masse montagneuse, de laquelle M. Studer fit un croquis exact. Ainsi parce que nous avons remonté le « glacier d'Ayace » nous avons gagné une vue complète sur le glacier d'Otemma, et nous nous demandâmes seulement encore vers quelle vallée il se déversa depuis ce Col. Ce furent les Dents qui nous fournirent la clé du problème ».

Le lendemain, ayant passé le col de Collon, nos deux voyageurs se reposèrent à l'Alpe d'Arolla, et admirèrent beaucoup la belle chute de glace du glacier de Vuibez, qui se trouve juste en face. M. Ulrich (loc. citat. p. 62) remarque : « Cette chute de glace est limitée au Sud par une masse rocheuse, que nous reconnûmes comme étant celle que M. Studer avait désigné sur le glacier d'Ayace et qui forme la limite au midi du glacier d'Otemma. Cette identification nous convainquit absolument que le glacier de Vuibez n'est que la partie orientale du glacier d'Otemma, et que le Col que nous aperçûmes en haut de ce dernier glacier est le même que nous avions vu depuis le glacier d'Ayace. Cette certitude fut de plus confirmée par le fait que immédiatement derrière nous s'élève l'Aiguille de la Za, que nous avions aussi vue au-delà du glacier d'Otemma. Ainsi la chose fut complètement éclaircie ».

Bien entendu M. Ulrich a eu parfaitement raison, mais il ne nous raconte pas s'il a grondé le pâtre de Liappey.

Le bord supérieur du glacier d'Otemma, qui forme aussi celui du glacier de Vuibez, porte depuis 1861, comme nous allons bientôt voir, le nom de col de Chermontane (3084 m. d'après la carte Siegfried).

Mais voici le clou de toute l'affaire. Ce fut le croquis de M. Studer,

nous l'avons vu, qui démolit la fable débitée par le pâtre de Liaphey. On aurait cru donc que M. Studer n'en aurait pas fait mention sur l'édition de 1853 de sa carte des Vallées Méridionales du Vallais (la première édition, de 1850, ne figure pas le bord supérieur du glacier d'Otemma). Mais, à notre grand étonnement, mêlé d'un point de malice, nous lisons sur cette carte les mots « Crête à Collon », placés au bord supérieur du glacier d'Otemma, et désignant un col assez étroit, presque une « brèche » ; cependant, de fait, cette ouverture ou échancrure est très large et assez vaste. M. Studer, donc, a dû dormir comme le bon Homère, car, s'étant rendu compte de sa méprise en 1852, il inséra cette absurdité sur la nouvelle édition de sa carte, éditée en 1853 ! Quelle a pu être la clé de cette énigme étrange ? Car, à notre connaissance, cette carte est la seule qui montre la « Crête à Collon » tout à fait imaginaire, à part celle (simple copie) que donne M. Mathews en face de la p. 76 de la première série des « Peaks, Passes, and Glaciers ». Il serait curieux de la découvrir.

La première apparition de la « Crête à Collon » (et cela sous la forme de *Col* et pas d'une Crête proprement dite) fut, comme on le voit, de fort courte durée, à peine 24 heures. Mais la seconde donna beaucoup plus de mal, car le récit de M. Ulrich, enseveli dans les « Comptes-Rendus » d'une Société locale suisse d'Histoire Naturelle, échappa tout à fait à l'attention de la grande majorité d'alpinistes, et surtout à ceux qui ne furent pas des Suisses.

La « Crête à Collon » jouit d'une seconde et dernière « Vie » entre 1856 et 1861, puis disparut à tout jamais.

Mais alors nous n'entendons plus parler du pâtre de Liaphey, mais d'un homme du Val de Bagnes, nommé Bernard Trolliet, « le premier chasseur de Bagnes », qui servait de guide aux rares voyageurs que tentait le Val de Bagnes encore si peu connu.

En 1856 donc, M. William Mathews (notre cher et vénéré maître) se décida à entreprendre l'exploration du massif du Combin, ayant avec lui, bien entendu, la carte (édition de 1853) de M. G. Studer ; (en 1890 il nous a fait cadeau de son propre exemplaire, sur lequel il a fait maintes corrections au crayon, entre autres une ligne directe, tracée probablement en 1856, qui de Chermontane remonte tout le glacier d'Otemma, traverse sans peur, la « Crête à Collon », puis descend par le glacier de Vuibez à Arolla). Dans cette intention, il gravit (avec son frère puîné, le guide J.-B. Simond, de Chamonix, et des guides de Bagnes) le Combin de Corbassière (18 août), puis il se rendit (19 août), par le col des Pauvres, à Chermontane, d'où il monta au Mont Avril (20 août) et rentra à Chermontane par le col de Fenêtre de Balme. Son projet en venant à Chermontane fut d'explorer le glacier de Chermontane ou d'Otemma, et d'essayer de passer de là sur celui d'Arolla par un col situé à l'extrémité supérieure du premier glacier qu'avait signalé en 1843 le professeur J. D. Forbes dans son ouvrage intitulé « *Travels through the Alps of Savoy* », pp. 269 et 283) et qui, écrit M. Mathews, « devait se trouver à l'endroit appelé Crête à Collon sur la carte de Studer » (voir les *Peaks, Passes and Glaciers*, première série, 1859, p.

97). Mais l'après-midi du 20 août M. Mathews apprit des pâtres de Chermontane qu'ils n'avaient aucune connaissance de cette « Crête à Collon ». Il suivit donc leur conseil, et envoya chercher à Châble un certain Bernard Trolliet, qui avait aidé M. Studer à dresser sa carte, qui était réputé « le premier chasseur de Bagnes », et qui, comme les pâtres assurèrent M. Mathews, connaissait très bien ces montagnes (p. 102). « Si, continue M. Mathews (même page) si cet homme ne pouvait être trouvé, nous avions l'intention de remonter le glacier dans la direction de la Crête à Collon, ou, si cette barrière n'offrait pas grande chance de succès, de passer le col de Crête Sèche », absolument le même programme, on le voit, que celui de M. Studer en 1852. « Tard dans la soirée (toujours du 20 août) Bernard Trolliet arriva à Chermontane. Il s'engagea de nous guider dans une seule journée, par le col du Mont Rouge, à Evolène, notre but. Nous pourrions aussi, nous assura-t-il, passer par le col de Collon, mais cela voulait dire un voyage de deux jours, en faisant le tour par Biona et Prarayé. Quant au glacier de Chermontane, d'après lui, son extrémité supérieure était absolument barrée ; il avait jadis, à la chasse, poursuivi un chamois jusqu'à la cime de la Pointe d'Otemma (un sommet de 3394 m., à l'E. des pâturages de Chanrion), et, de là, il avait examiné la Crête à Collon, et, nous pouvions lui croire ; c'était tout à fait impossible de la franchir. Naturellement nous nous décidâmes à passer le col du Mont Rouge, qui, évidemment, devrait être un passage superbe ; mais je ne crois pas que même l'avis de Trolliet soit décisif contre la Crête à Collon, et je tenterai certainement de la franchir si jamais je reviens dans cette région », (même ouvrage, p. 104). En effet, la caravane de M. Mathews, Trolliet en tête, traversa le 21 août les cols du Mont Rouge et de Seilon, et de nouveau cette mystérieuse « Crête à Collon » échappa aux curieux. M. Mathews inscrivit ce nom (d'après Studer) sur sa petite carte (en face de la p. 76), mais il ne revint plus reprendre ses recherches, bien que le 19 août 1857, il gravit le Grand Combin depuis le glacier de Corbassière. Grand dommage ! On aurait remarqué que, tandis qu'en 1852 le pâtre de Liappey croyait que la « Crête à Collon » était un « Col », en 1856 « le premier chasseur de Bagnes » semblait dire qu'elle était plutôt une barre rocheuse.

Cependant ses mots ne tombaient pas sur une terre trop aride. Le récit de Mathews parut en 1859. Or, M. Tuckett, l'alpiniste si connu (et un autre de mes maîtres vénérés) avait déjà visité Prarayé en 1856, y étant parvenu depuis Aoste, en faisant halte à Valpelline pour visiter ses amis, M. et Madame Ansermin, et couchant à Biona (14 juin), puis remonta toute la Valpelline, mais le mauvais temps poursuivit la caravane lors de son passage du col (18 juin), et cela après avoir passé deux jours de mauvais temps à Prarayé. (Voir son récit, imprimé dans la deuxième série des *Peaks, Passes and Glaciers*, tome I, pp. 289-293). Malgré ces expériences assez décourageantes, M. Tuckett tenait à revoir Prarayé, qu'il regagna le 25 juin 1861, venant de Zermatt par le col de Valpelline (même ouvrage, p. 294). Il avait l'intention, nous dit-il (pp. 294-5) « de franchir le col de Collon, de descendre pour une certaine distance le glacier d'Arolla sur le

versant N. de ce col, puis de prendre à gauche et de monter le glacier de Vuibez, forcer un chemin par dessus l'obstacle dit « Crête à Collon », et gagner alors le fond du Val de Bagnes par le glacier de Chermontane ou d'Otemma ». Mais, comme cet itinéraire constituait un grand détour, M. Tuckett examina de très près la carte de Studer et y découvrit un petit glacier appelé Reuse de l'Arolla, par lequel on pouvait peut-être gagner soit le glacier de Chermontane ou celui de Vuibez (sur la carte de Studer ce petit glacier semble offrir un chemin au glacier de Vuibez). Une petite exploration au-dessus de Prarayé révéla à M. Tuckett et ce petit glacier et le col qui s'ouvre à son extrémité inférieure. Donc le 26 juin sa caravane effectua la première traversée touristique du col d'Oren d'aujourd'hui. Arrivé au sommet du Col, M. Tuckett essaya de reconcilier la topographie authentique avec celle de la carte de Studer (car la feuille 22 de la carte Dufour ne parut qu'après sa course). « Il me sembla, écrit-il aux pp. 298-9, que depuis le nouveau col on devait incliner à gauche, par la plus occidentale des deux larges échancrures visibles, au-delà de laquelle, me fiant à la carte de Studer, j'attendais trouver la « Crête à Collon ». Cette carte, confirmée par la croyance générale, me fit croire d'abord, naturellement mais trop à la hâte, que du nouveau col nous regardions le plateau supérieur du glacier ou névé de Vuibez, qui, sans doute, se déverse à travers l'échancrure à l'Est, et est limité à l'Ouest par la « Crête » elle-même. Un examen plus attentif du terrain me montra cependant que le grand glacier qui entrecoupe et alimente le bassin neigeux dans lequel plongèrent nos yeux, continuait à monter vers l'Est, fait qui indiqua ainsi clairement qu'il devait se déverser dans la direction opposée soit vers l'Ouest. Mais dans ce cas, quelle pourrait être la nature de la mystérieuse « Crête à Collon » ? Il était impossible qu'elle pût constituer une arête, car alors elle ne permettrait pas la descente du glacier vers l'Ouest, mais peut-être était-elle composée d'une chute de séracs impraticable, encaissée entre des rochers si raides qu'il serait impossible de les descendre. Quelques instants suffiraient pour résoudre ce problème », en sorte que la caravane fit son second déjeuner avant de pousser en avant. Un peu plus tard une descente facile l'amena sur le grand glacier d'Otemma lui-même, « qui montait vers l'Est pendant peut-être deux kilomètres jusqu'à un endroit qui devait évidemment constituer aussi le bord supérieur du glacier de Vuibez, comme le prouvèrent quelques semaines plus tard mes amis, les MM. Buxton. Vers l'Ouest un glacier immense, et pas souillé d'une abomination comme la Crête à Collon, descendait doucement mais majestueusement, le beau massif du Grand Combin s'élevant au-dessus du bord N. de son extrémité inférieure.

C'était véritablement une surprise fort agréable. Depuis longtemps la « Crête » m'avait hanté comme un cauchemar, et c'était avec grande satisfaction que je pus constater qu'elle n'était qu'un mythe. On pourrait me demander, alors quelle a été l'origine des bruits signalant son existence ? Voici les seules considérations que je peux offrir pour expliquer cette légende. On voit que sur la carte de Studer et celle plus récente de Dufour (publiée en 1861, après la course de M. Tuckett, mais avant la publication

de son récit en 1862) que le glacier d'Otemma décrit une courbe dont la convexité est tournée vers le Sud, sa direction changeant du S. O. (partie supérieure) au N. O. (partie inférieure). Or, si on regarde ce glacier du fond du Val de Bagnes, la crête rocheuse qui constitue la limite occidentale de mon nouveau col, et qui fait une saillie perpendiculairement au glacier principal, (c.-à-d. celle de la Sengla, voir l'illustration donnée en face de la p. 104 de la belle monographie « In Valpellina », par MM. Canzio, Mondini et Vigna, imprimée dans le N° 56, 1899, du Bollettino del C. A. I.) a l'air de se prolonger à travers ce glacier, et certainement elle a une mine très précipiteuse et rébutante, tout comme depuis le sentier vers la Flégère, près de Chamonix, la masse du Tacul et des Grandes Jorasses semble défendre toute possibilité de remonter la Mer de Glace, jusqu'à ce que le voyageur, ayant atteint une plus grande altitude, découvre l'ouverture vers l'O., par laquelle descend le glacier affluent du Géant. Les renseignements que mon ami, M. Mathews, reçut de Trollet, (si toutefois ils ne sont pas dépourvus de toute fondation) devraient donc, soit se rapporter à l'un des sommets latéraux, soit ne désigner que la grande chute du glacier de Vuibez, sur l'autre versant de la montagne » (pp. 299-300).

C'est donc à M. Tuckett que revient l'honneur d'avoir constaté *de visu* la non-existence de notre « Crête à Collon », et cette découverte constitue un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de tous les alpinistes. Il faut se rappeler qu'en 1856 il aurait pu voir, même à travers le brouillard, lors de son passage du col de Collon, la grande chute du glacier de Vuibez, et que ce souvenir lui était resté dans la tête,

Quelques semaines plus tard, la « Crête à Collon » devait être tuée à tout jamais, car une caravane anglaise pénétra enfin à l'endroit même où elle devait s'élever, et ne découvrit que le bord supérieur du glacier d'Otemma qui constitue aussi le bord supérieur de celui de Vuibez. Nous sommes au 15 août 1861 (voir pour les détails suivants le récit de M. Buxton, imprimé dans le même ouvrage, pp. 276-7 et 279-280). Une caravane, composée des deux frères Buxton et de M. J. J. Cowell (qui en 1860 avait démoli le mythique « Mont Iseran ») avec leur guide Michel Payot, de Chamonix, est installée aux chalets de Chermontane. Elle avait l'intention d'explorer le passage signalé en 1843 par Forbes à l'extrémité supérieure du glacier d'Otemma, C'est l'aîné des frères Buxton (les deux vivent encore en 1912 et M. Tuckett aussi) qui parle (pp. 276-7). « Forbes, en décrivant ce passage possible, dit qu'il vaudrait bien la peine de l'examiner sur ses deux versants. La grande difficulté à craindre serait une arête mythique de rochers, appelée la « Crête à Collon ». D'après la carte de Studer, cette arête semblerait former l'extrémité supérieure du glacier d'Otemma, et constituerait une barrière entre les névés des glaciers d'Otemma et de Vuibez. On la disait tout à fait impraticable; mais, comme cette épithète, si facile à débiter, est donnée témérairement à tous les mauvais pas qu'on n'a pas encore tentés, nous ne fûmes pas découragés lorsque nous l'entendîmes employer si fréquemment. Nous nous fîmes surtout à deux lettres, écrites par M. Tuckett, qui quelques semaines auparavant avait

découvert un passage de Chermontane à Prarayé. Cependant il n'avait pas poussé lui-même jusqu'à l'extrémité supérieure du glacier, et ainsi nous ne pouvions que, bien à contre cœur, ajouter un peu de foi au vieux Trolliet, qui insista toujours sur l'existence réelle de la « Crête à Collon » et qui nous dépeignit sous les couleurs les plus noires les dangers auxquels nous nous exposerions sans son aide. Mais nous étions tout à fait décidés de faire cette tentative, même sans son aide, et nous mîmes fin à toute discussion ultérieure, en appelant Payot, et complétant avec lui nos préparatifs pour notre course du lendemain ».

Nous aurions dû dire plus haut que le 13 août, avec Payot et le vieux Trolliet, les frères Buxton avaient manqué l'ascension du Grand Combin. M. Buxton écrit (pp. 273-4) que « notre mésaventure est redevable en partie au caractère peu encourageant de notre guide, le vieux Bernard Trolliet. Sa grande obsession semble être d'abandonner toute course de montagne alors qu'elle a été accomplie pour les trois quarts, cette obsession de sa part constituant une véritable monomanie ; mais je dois ajouter qu'il est prudent et très prévenant, et qu'il se rappelle très bien les endroits qu'il a visités, même une fois seulement, tandis qu'étant un chasseur de chamois professionnel, il a eu beaucoup d'expérience dans les montagnes des environs ».

La caravane partit donc de bon matin le 16 août, mais sans Trolliet. Elle remonta, naturellement sans la moindre difficulté, la pente peu inclinée du grand glacier d'Otemma ». Pour nous le côté le plus intéressant était celui en face, où la ligne, toujours semblant s'éloigner de l'horizon du glacier, nous laissa douteux de ce que nous devions trouver lorsque nous l'aurions atteinte. Cette pente qui montait doucement devait-elle être coupée à un moment par des précipices ? Dans le cas affirmatif, pourrait-on descendre ces précipices ? Ou toute histoire de la « Crête » était-elle un mythe ? Voici les questions auxquelles notre course d'aujourd'hui devait donner une réponse — et voilà le doute qui donnait à notre course une saveur d'aventure et qui accrut énormément la jouissance de notre promenade » (pp. 278-9). Après le second déjeuner « nous avançâmes rapidement. L'incertitude relative à la « Crête » nous obséda toujours. Au cours de la montée une arête rocheuse et neigeuse se présenta à nos yeux, et avait l'air d'être si rapprochée que, pendant un certain temps, il nous fallut absolument croire qu'elle s'élevait à l'extrémité même du glacier que nous étions en train de monter. Nous étions tellement convaincus que cette arête fut en effet la Crête, qu'enfin nous entamâmes une discussion sur la question par laquelle des échancrures ouvertes devant nos yeux devrions-nous faire d'abord la tentative de passer. Il est inutile peut-être de rechercher les origines des hallucinations très répandues ; mais, s'il est permis de le faire, assurément ce que nous voyions aurait très bien pu, sinon créer, du moins confirmer cet ancien cauchemar si agaçant. Quoiqu'il en soit, nous croyions toujours que la barrière devant nous dut être franchie jusqu'au moment où nous avions presque atteint le bord supérieur de notre glacier, lorsque nous découvrîmes que cette arête trompeuse était de fait située à une distance de plusieurs kilomètres, et s'élevait sur la rive opposée ou orien-

talé du glacier d'Arolla. Rien ne pouvait être d'un caractère plus contraire à la « Crête » attendue, que ce que nous voyions maintenant. Devant nous s'étendait un plateau neigeux très large, et si horizontal qu'il nous fut difficile d'en déterminer le point le plus élevé, et cependant nous étions à une si grande altitude que nous pouvions voir à gauche le Weisshorn, et à droite quelques unes des cimes de la Valpelline » (pp. 279-280). *Exit* donc la fameuse « Crête à Collon », si ce qui n'existe pas peut entrer ou sortir. On aura remarqué que la caravane de 1861, tout comme celle de 1852, a été d'abord déçue par l'aspect des cimes d'Arolla aperçues au-dessus et au delà du bord supérieur du glacier d'Otemma, mais la première caravane avait eu l'avantage de pouvoir reconnaître ces cimes qui étaient toutes nouvelles pour les alpinistes anglais de 1861.

MM. Buxton donnèrent à leur « Col » le nom, pas trop distinctif, de « Col de Chermontane ». Peu après leur course la feuille XXII de la carte Dufour fut livrée au public, et bien entendu, elle ne montre aucune trace de notre « Crête » qui trouva la mort définitivement le 16 août 1861. Il ne restait plus qu'à prononcer une oraison funèbre sur la défunte, bien qu'incorporelle, et ce devoir fut acquitté par M. John Ball dans son ouvrage intitulé *The Western Alps* (p. 269) qui parut en 1863.

Depuis ce moment on ne parle plus de la « Crête à Collon », mais qu'il nous soit permis, dans l'intérêt de l'histoire, de déposer une couronne sur son tombeau invisible et inconnu.



